

13^{ème} Chapitre de l'Abbé Général OCist pour le CFM – 09.09.2013

Nous continuons à méditer sur le thème de la paix dans la Règle de saint Benoît. Outre les passages dont je vous ai parlé samedi, il y a d'autres mentions importantes qui nous aident à comprendre que la recherche et l'imploration de la paix qui vient de Dieu est une attitude qui s'incarne dans la vie quotidienne, dans des situations humaines concrètes. C'est-à-dire que la paix n'est pas une simple "spiritualité", mais bien une dimension de la vie.

Permettez-moi une brève parenthèse. Dans la vie monastique et la vie consacrée en général nous devons toujours être prudents, parce que pour nous, souvent, la "spiritualité" correspond à ce qu'est l'idéologie dans la vie sociale : une construction d'idées et de sentiments qui ne s'enracinent ni ne s'incarnent dans la vie réelle. Comme les rêves, les abstractions, mais qui malheureusement ont le pouvoir d'influencer la manière dont nous vivons la vie réelle, en la censurant, en la manipulant, en la déformant. Et cela peut durer des années sans que nous le réalisions. Et pendant ce temps, la vie de celui qui vit de la sorte ne grandit pas, ne mûrit pas ; sans parler du préjudice, ou du moins du tourment que cela peut causer aux autres. Je ferme la parenthèse.

Je disais donc que saint Benoît, pour qui la paix n'est pas une spiritualité ou une idéologie abstraite, en parle dans des situations qui nous aident à comprendre comment incarner la nécessité de la paix dans nos vies.

Au chapitre 34, "Si tous doivent avoir également le nécessaire", saint Benoît insère la référence à la paix dans ses paroles sur la distribution des biens selon les besoins des frères. En s'inspirant de la communion des biens dans la première communauté chrétienne décrite par les Actes des Apôtres, il prescrit que les biens soient distribués à chacun selon ses besoins (cf. Ac 4,35), sans faire de préférences arbitraires, mais en sachant que nous ne sommes jamais égaux au niveau des besoins, surtout lorsque ceux-ci dépendent de la plus ou moins grande infirmité de chacun. Cette attention personnelle aux besoins de chacun peut bien sûr provoquer des sentiments de division des cœurs : jalousie, orgueil, critique, frustration. Saint Benoît recommande donc à toute la communauté de veiller sur elle-même comme sur un corps composé de différents membres, dans lequel la vie s'écoule dans la mesure où circule l'amour. La fragilité ou la force des membres d'un corps ne sont pas en opposition, en conflit, mais sont partagés dans la vie unique du corps. Quand on a cette conscience de la communion dans la vie en communauté, les sentiments de division au sujet de ce qu'on a ou pas deviennent absurdes. Être content ou mécontent n'est donc plus un sentiment des uns contre les autres, parce que ce qui domine est le sentiment de la communion, qui implique le partage et la compassion. Saint Benoît, après avoir rappelé cette communion de sentiments dans le corps du Christ qu'est la communauté, conclut que seulement "alors tous les membres seront en paix" (RB 34,5).

La paix est ici décrite un peu comme la perception de soi expérimentée par le corps du Christ qu'est la communauté chrétienne lorsque la charité circule en lui, lorsque ce qui domine est le regard bienveillant des uns envers les autres, regard qui ne se laisse pas contrarier par les différences de talents, de biens et de droits.

Mais de cette manière, saint Benoît nous fait comprendre que nous recevons et conservons, ou que nous refusons la paix, également dans la manière dont nous considérons les choses, les biens, les besoins, les nôtres et ceux d'autrui.

En être conscient est d'une importance "mondiale", parce que presque toutes les querelles et les guerres naissent justement d'une soif de possession et de domination qui perd de vue les personnes, qui regarde plus les choses que les personnes. C'est pour cela que le Pape, à l'Angélus du dimanche 1^{er} septembre, comme dans de nombreuses autres interventions, appelle tout le monde et en particulier les puissants, à ne pas oublier que ceux qui souffrent dans les conflits sont des personnes, surtout les plus fragiles, comme les enfants. Dans les conflits, les guerres, on a tendance à dépersonnaliser les soi-disant « ennemis », qui deviennent des nombres, des chiffres, des forces. On cherche à censurer le fait que tout "ennemi" est avant tout un être humain, une personne, et que la personne ne peut être réduite uniquement à ce qu'elle a, ni même à ce qu'elle fait. Toutes les guerres naissent au fond de la réduction de l'autre à ce qu'il a, en particulier au pouvoir qu'il a. Mais cette réduction de l'autre est également une réduction de soi-même, car cela signifie qu'à soi-même non plus, on n'accorde pas une valeur supérieure à celle qui vient de ce qu'on a ou qu'on n'a pas. La victoire n'est plus rien d'autre que prendre pour soi-même ce que l'autre possède.

Vous comprenez alors que dans ce chapitre 34 de saint Benoît, ce qui est décrit est au fond le point crucial qui, du petit cœur d'un homme peut conduire à une guerre mondiale. Au fond, quelle est la différence entre la jalousie et la convoitise que je peux avoir vis-à-vis de ce que possède mon frère ou ma sœur, et la jalousie et la convoitise d'une nation, d'une superpuissance, vis-à-vis de ce que possède une autre nation, une autre superpuissance ? C'est le même mécanisme, la même logique de péché, à la différence que ce qui se passe entre moi et mon frère ou ma sœur, c'est moi qui en suis responsable. Une responsabilité qui semble insignifiante, sans aucune influence sur le monde ; mais qui me dit qu'une guerre mondiale ne soit pas l'aboutissement d'une multitude d'imperceptibles conflits de puissance et de possession, parmi lesquels il y a aussi mes secrets conflits quotidiens, mes pensées, mon regard envieux et méprisant envers le frère qui m'est proche ?

Saint Benoît, dans le chapitre 34, nous demande tout simplement une conversion sur ce point. Il nous demande un travail pour nous ouvrir à la paix dans la vie quotidienne de notre communauté. Il nous demande d'apprendre à regarder les gens sans les réduire à ce qu'ils ont, il nous demande de regarder leurs qualités et leurs fragilités, et de permettre à l'abbé, ou à celui qui le fait en son nom, de prendre des décisions et de distribuer des biens en étant d'abord attentif aux personnes, pas

aux choses. Non par préférence de sympathie, parce que ce serait regarder les personnes comme des choses que l'abbé tente de posséder par la flatterie, mais avec cet amour gratuit qui cherche le bien de l'autre sans rien attendre en retour.

Lorsque dans une communauté il y a ce regard sur le prochain qui pense à l'autre et à son bien, alors c'est comme si la paix pouvait descendre comme une colombe et se poser sur la communauté : "Ainsi tous les membres seront en paix" (34,5). Et c'est peut-être justement de cette façon que toute l'humanité, elle aussi, que le monde entier sera en paix.

Ce chapitre 34 nous enseigne donc que les mécanismes de la guerre passent par le cœur de l'homme. Mais il nous enseigne également, et surtout, que la paix dans le monde passe elle aussi par nos cœurs. Un cœur qui dit non à la triste convoitise de la possession qui ne voit plus le frère mais les choses qu'il a, un cœur qui dit non à la jalousie qui fait de Caïn le meurtrier de son frère Abel, devient semence de la victoire de la paix pour le monde entier.

La paix de Dieu vient se poser sur l'humanité quand l'homme renonce à définir la valeur de soi-même et des autres avec la mesure de la possession, du pouvoir, de ce qu'on a : biens, charges, honneurs...

Nous comprenons alors que ce que nous demande ici saint Benoît, ce travail continu sur le sentiment et le regard que nous avons vis-à-vis de nos frères et sœurs, ce n'est pas seulement pour être de bons moines, de bonnes moniales, ce n'est pas seulement pour notre petite sainteté personnelle : c'est pour le salut et la transformation du monde entier, c'est pour favoriser la paix du monde entier.

Et c'est ainsi que commence à rayonner dans la communauté l'œuvre de Dieu de l'adoption filiale en Christ. Ce que le père de la parabole du fils prodigue dit au frère aîné est justement une invitation à se convertir, à passer d'un regard envieux et conflictuel qui pense seulement aux choses, à un regard fraternel et filial, qui voit la personne, qui voit le frère, qui voit le père, c'est-à-dire qui voit le cœur de l'autre, découvrant ainsi la véritable beauté de son propre cœur :

"Toi, mon fils, tu es toujours avec moi et tout ce qui est à moi est à toi [tout ce que j'ai, tu l'as toi aussi ; ne te soucie pas de le prendre, de le posséder : tu l'as déjà dans mon amour pour toi !] ; il fallait bien faire la fête et se réjouir, parce que ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé." (Lc 15,31-32). Regarde ton frère, regarde-le qui est ici, qui est de retour à la maison ; ne pense pas à l'argent, au chevreau, à l'anneau que je lui ai mis au doigt, au veau que j'ai fait tuer pour le banquet... Regarde-le, lui, entre pour voir et embrasser ton frère ! Laisse-toi définir plus par la relation avec lui, et avec moi, que par la possession des choses, parce qu'ainsi tu seras aussi plus toi-même, tu seras plus fils et frère et donc plus heureux et plus libre. Tu trouveras la paix et tu pourras la donner à tous !

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori OCist